

Soul ? Soul music ?

(un grand grand merci à Rémy Bombay qui a rédigé ce texte)

Qu'est-ce donc ? De quoi s'agit-il ?

Aux dires des puristes, il est question d'un « courant musical populaire, afro-américain » clairement identifié, que les soixantenaires et plus connaissent bien – car à défaut d'avoir fait chavirer toutes les têtes, cette musique de l'âme a dès le milieu du 20^e siècle, fait le tour de la planète.

Cela étant, il ne demeure pas moins que ce « courant » est aussi culturel, religieux et politique – avec ses chants, ses *protest songs* revendicatifs. Comme d'autres formes d'expression antérieures, dans sa modernité rythmique et harmonique, la Soul a indéniablement des racines africaines. Au plus fort de la lutte pour les droits civiques, dans le bouillonnement de l'époque, elle s'est intercalée en 1950 dans le patrimoine musical afro-américain, entre le rythme & blues et le gospel.

Bien que jugée par certains, profane ou sacrilège, l'arrivée de la Soul Music fut considérée comme le retour inattendu et prodigieux du Rhythm and Blues (ou R&B) à ses *roots* ; sous-entendu par là, un retour au Sud : cet espace géographique de non droit hanté par l'esclavage et la ségrégation, qui a tant marqué les cœurs, les corps et les esprits.



Parmi les pionniers du genre, Etta James, Clyde McPhatter et Hank Ballard ont contribué à l'émergence de cette forme musicale où la section rythmique est prépondérante. Notons cependant que le terme *Soul* apparaît pour la première fois dans deux albums de Ray Charles : « Soul Brother » en 1958 et en 1961 « Soul Meeting ». On attribue également la naissance de ce terme, au titre mondialement connu du même artiste, à savoir « I got a Woman ».

Dès lors, en mélangeant les rythmes syncopés et sulfureux du Rhythm and blues avec les envolées liturgiques du gospel, Ray Charles trouvera la voie et *de facto*, il sera longtemps le gardien de la flamme, au point d'être, bien avant James Brown, le premier « Soul Brother ».

Aux dires de Peter Guralnick, « Solomon Burke a joué lui aussi un rôle clé dans l'émergence de [cette] musique ». Avec en 1960 « Cry to me » puis en 1961, « Just out of reach », *le King of Rock'n Soul*, annonçait les plaintes doucereuses d'un certain Elvis

Presley. En 1962, « Down it on the valley » complète cette liste de titres, considérés depuis lors comme des classiques du genre.

Cette énumération des pionniers n'aurait pas de sens, sans évoquer le légendaire Jackie Wilson et l'ex-star du gospel, Sam Cooke qui avec des titres tels que « You send me » en 1957, « What a wonderful world » en 1960 ou encore « Cupid » en 1961 et « Bring it on home to me », puis « Havin'a party » en 1962, grimpait allègrement dans les charts.

En 1963, Sam Cooke composa cette pépite emblématique et inoxydable dédiée au mouvement des droits civiques, reprise depuis par d'autres, « A Change is gonna come », conçue comme une réponse un peu *bluesy* au « Blowin' in the Wind » de Bob Dylan.

À l'analyse, on voit que les vocables, *Soul ou Soul Music*, désignent une seule et même chose et cette forme d'expression musicale explosa véritablement en 1960. Dès lors, il est difficile d'en parler sans évoquer les grandes firmes discographiques de l'époque, au premier rang desquelles il y a **Atlantic**.

Ce label fut créé à New York en 1947 par les frères Ahmet et Neshui Ertegun, rejoints ensuite par Herb Abramson et plus tard par Jerry Wexler, un vrai touche-à-tout (ancien journaliste de Billboard Magazine, *talent scout*, producteur) mais aussi, inventeur en 1949 dans les colonnes de ce journal, de l'appellation « Rythm and blues ».



En 1958 à Memphis, dans les bâtiments désaffectés du vieux cinéma *Capitol*, autrement dit en plein milieu du ghetto de la ville, naît **Stax Records**, propriété de la famille Stewart, spécialisée au départ dans le Country, qui avec leur premier label, Satellite, se lança en 1959 sur le marché de la « Black music ».

Cette même année survient **Tamla-Motown** : première firme musicale fondée à Détroit et dirigée par un autre touche-à-tout afro-américain novateur et visionnaire, appelé Berry Gordy. Avec succès, différents labels s'intéresseront également à ce genre. Ils se nomment Arista, Atco, Back Beat, Brunswick, Capitol, Chess, Cotillion, Duke, FAME, Fédéral, Hi, Keen, Kent, King, Malaco, Okeh, Rhino, et j'en oublie des meilleurs.

Dans les faits, les termes, *Soul ou Soul Music*, renvoient au talent d'une ou d'un interprète ; et à sa capacité à jeter son âme, ses tripes et convictions dans les studios ou sur la scène, en faisant jaillir vocalement l'émotion. Mais qu'on ne se trompe pas, compte tenu de la récupération du rock'n'roll par des artistes blancs, ce terme est aussi une forme de résistance

musicale qui ne dit pas son nom, et un facteur d'émancipation des communautés noires et de leurs membres ; considérés alors comme des citoyens de seconde zone. Par ailleurs, il permet à ces interprètes de faire sortir cette musique du classement inepte appelé *Race Records* ou encore *Race Music*, en vigueur dès 1878 et pendant la ségrégation.

Pour revenir à l'histoire d'Atlantic Records, non content d'avoir sous contrat Ray Charles, avec les compositeurs Jerry Leiber et Mike Stoller, ce label déjà impliqué dans le jazz et le blues, abordant les rivages de la *Soul*, œuvre pour l'éternité. Sa diva, sa *Lady Soul* se nomme Aretha Franklin.

Il s'agit d'une des filles du pasteur Clarence LaVaughn Franklin. Après des débuts jazzy et laborieux chez Columbia, Aretha, telle un papillon de nuit se défait de sa chrysalide. Par l'entremise de Jerry Wexler et de l'arrangeur Arif Mardin désormais aux commandes, elle prend pleinement son envol.



D'autres artistes composent aussi l'écurie d'Atlantic : Al Hibbler, Arthur Conley, Ben E King, Bettye Swann, Brook Benton, Clarence Carter, Don Covay, Donny Hathaway, Esther Phillips, James Carr, Joe Tex, King Curtis, King Floyd, les Capitols, les Cardinals, les Coasters, les Mar-keys, les Spinners, Percy Sledge, Professor Longhair, Rufus Thomas, Ruth Brown, Solomon Burke, Tyrone Davis, pour ne citer que les meilleurs.

Cela étant, on ne saurait oublier l'existence d'un mythique studio d'enregistrement appelé *Muscle Shoals studio*, situé dans une ancienne usine de tabac de la ville du même nom en Alabama, et sa fameuse section rythmique, *The Muscle Shoals Rhythm Section* ; avec laquelle les mêmes artistes, sous la direction pointilleuse de Rick Hall alors propriétaire des lieux, enregistreront (suite à un accord liant le Muscle Shoals à Atlantic) leurs plus beaux succès.

On voit émerger dans ce studio, en réaction à l'effervescence musicale et l'inversement des codes prônés par la *Soul*, un autre courant baptisé *Country-Soul*, porté par des musiciens blancs tels, Bobbie Gentry, Charlie Rich, Dan Penn, Glen Campbell, Merle Haggard, Dewey Lyndon Oldham surnommé « Spooner », Tammy Wynette, Tony Joe White ou Willie Nelson.

Pour le label **Stax** de Memphis, on peut évoquer : Albert King (le grand bluesman), Billy Lee Riley, Booker Tee & the MG'S, Carla Thomas, Daaren Lee, Eddie Floyd, Emotion, Isaac

Hayes, Jean Knight, Johnnie Taylor, Judy Clay, les Bar-Kays, les Dramatics, les Soul children, les Staple Singers, les Sweet inspirations, Major Lance, Mavis Staples, Otis Redding, Rufus Thomas. Sam and Dave, Wilson Pickett, William Bell, Willie Mitchell, et bien d'autres.

Tamla Motown, surnommé « La machine à hits », promeut une pépinière de vedettes, au point de vendre entre 1964 et 1969 12 millions de disques par an et de glaner du même coup un nombre impressionnant de disques d'or. Pour la petite histoire, dès mars 1960, « Money, that's what i want », un tube interprété par Barrett Strong, se classe à la seconde place dans la catégorie Rhythm & blues, alors que la production *nothern soul* de Tamla n'a pas encore atteint son rythme de croisière et ses 180 titres, numéros 1 dans les charts.

Ces interprètes ont pour noms : Bill Withers, Bobby Womack, Bobby Bland, Curtis Mayfield, Cissy Houston, David Ruffin, Donny Hathaway, Eddie Kendricks, Diana Ross, Edwin Starr, Fontella Bass, Gladys Knight and the Pipps, Leon Ware, Lionel Richie, Luther Vandross, Michaël Jackson, Marvin Gaye, Mary Wells, Rick James, Smokey Robinson, Solomon Burke, Stevie Wonder, Syreeta, Tammie Terrell. Et comme groupes : les Commodores, les Contours, les Drifters, les Four Tops, les Isley Brothers, les Jackson, les O'Jays, les Miracles, les Spinners, les Temptations, les Marvelettes, Martha and the Vandellas. Ouf ! Que du beau monde.

En réalité, ces interprètes ne seraient pas devenus des stars sans les *sessions men* – les cadors des studios inconnus du grand public, qui dans l'ombre organisaient les enregistrements, arrangeaient, répétaient, fignolaient, peaufinaient les morceaux, jusqu'à ce que les voix viennent coller naturellement à l'ensemble.

L'histoire nous apprend que ces musiciens hors pair – à l'image des Soul Brothers qui chez Motown (nouvelle appellation en 1960 du label) avaient pour leader Earl Van Dyke – occupaient en permanence les lieux. Par ailleurs, un trio d'auteurs-compositeurs et producteurs renommés, à savoir, Eddie Holland, Brian Holland et Lamont Dozier, autrement dit « HDH » prit en main le processus de création avec en renfort l'ex-chanteur des Miracles, Smokey Robinson, ainsi que Mickey Stevenson, Norman Whitefield, Nickolas Ashford et Valérie Simpson : tous des faiseurs de tubes de haute volée.

Chez **Atlantic**, King Curtis et sa bande régnaient en maîtres dans les studios, dirigés par le sorcier du son, l'ingénieur Tom Dowd, désormais aux manettes. La venue de Jerry Leiber

et Mike Stoller permet d' étoffer le catalogue de la firme et d' engranger avec Aretha Franklin de gros succès.



Chez **Stax**, un quartet sudiste appelé Booker T and The MG's, piloté par le même Booker T Jones (de son vrai nom Booker Taliaferro Jones Jr) fut, dans un pays racialisé à outrance, le premier groupe musical mixte de R&B et de Soul.

Deux musiciens noirs : Booker T. Jones (à la fois, compositeur, pianiste, organiste, arrangeur) et Al Jackson (le métronome à la frappe sèche, très jazzy) épaulés de deux musiciens blancs : Steve Crooper (l'homme à la Fender Stratocaster) et Donald « Duck » Dunn (maître de la Fender bass) composeront ce groupe aguerri, qui aura une fonction identique au sein du label *Southern Soul*. Notons au passage que des auteurs et compositeurs tels Isaac Hayes et David Porter (du duo Sam and Dave) eurent en charge eux aussi, chez Stax, la création.



Contre toute attente à la fin des années soixante, cette vogue musicale retombe. La Soul Music, au sens classique du terme, semble avoir atteint ses limites. En fait, elle fait sa mue, se déplace, quitte le berceau chaud, racialisé du Sud, remonte vers le nord-est, et prend ses quartiers, chose inimaginable à l'époque, entre New York et Washington DC : dans la ville « de l'amour fraternel » autrement dit Philadelphie !

C'est là, dans cette ville de plus de 2 millions d'habitants (intra et extra-muros) et grand port industriel installé sur le fleuve Delaware, qu'émerge la relève, qui mettra en œuvre le très populaire « Philly sound, ou Philly soul ; ou encore le *T.S.O.P* : autrement dit The Sound of Philadelphia ».

Selon une opinion partagée par nombres de critiques, le *T.S.O.P* serait le chaînon manquant entre la soul – au sens classique du terme, telle qu'elle se pratiquait dans le Sud – le funk et le disco ; qui fera se trémousser sur les pistes de danse toute la planète.

Kenny Gamble et Leon Huff seront les grands architectes sonores et formeront le duo gagnant, qui avec le renfort d'autres musiciens va impulser le mouvement. Producteurs et fondateurs des labels Excel Records en 1966, renommés en 1972 Gamble Records, et Neptune en 1969, Gamble et Huff cosigneront durant leur carrière plus de 3000 titres, dont 15 seront dans le *Top*, des singles américains !



Cet « New black wind » qui déboule sur les ondes, bouscule les codes et règles établies. Gamble et Huff créent à cet effet des arrangements élaborés, agrémentés d'instruments classiques – dans lesquels les cordes (celles de l'orchestre de Philadelphie) les guitares, les mélodies, les voix toniques et sucrées – occupent une grande place ; ce qui ultérieurement ouvrira la porte au Disco.

Des titres, tels que *Expressway to Your Heart* des Soul Survivors en 1967, *La-la, means i love you* et *Can't hide from love* des Delfonics, grimpent alors dans les charts. D'autres groupes, comme en 1968 les Intruders avec *Baseball Game*, ou le band texan Archie Bell & the Drells viennent à leur tour enregistrer à Phily. Cette même année, Gamble et Huff passent un accord avec les frères Chess, donnant à Chess Records les droits de distribution de G&H's & Neptune.

Il faut dire que leur production musicale couvre un large spectre : Billy Paul, Hall & Oates, Harold Melvin And The Blue notes, No question, Phyllis Hyman, Patti Labelle, Shirley Jones, Soul Survivors, Teddy Pendergrass, The Dells, The Jones girls, The Manhattans, The O'Jays, The Stylistics, The Spinners, The Three Degrees, jusqu'à Lou Rawls (le « Sinatra noir » au timbre de baryton) et quantités d'auteurs, compositeurs et interprètes, franchirent les portes des studios.

En 1971, le duo décida une fois encore de créer une nouvelle structure. Elle aura pour nom, *The Philadelphia International Records*, autrement dit, le PIR, qui deviendra le label indépendant et emblématique du « Philadelphia sound ».

À la suite d'un accord et partage des rôles, CBS aura en charge la distribution et la promotion des disques auprès de la population blanche, tandis que *Philadelphia International* travaillera sur le marché des radios et des médias noirs. Avec à leur actif une ribambelle de *hits* et une forte attractivité, des artistes de renommée internationale, David Bowie, Dusty Springfield, Jerry Butler, Wilson Pickett et plus tard les Jacksons, prirent tour à tour leur quartier au 309 S. Broad Street.

Dans ce bouillonnement créatif, une pléthore de producteurs émergea, tel Earl Young, un des promoteurs du *Philadelphia sound*. Ce batteur fut aussi le fondateur et leader du groupe The Trammps, qui eut un grand succès avec l'album « Disco inferno ». Jerry Ragovoy, le

duo Mc Fadden & Withehead et Thomas Randolph Bell, surnommé Tom Bell, firent partie de l'équipe dirigeante du label.



À propos de Thomas Bell, ce chef d'orchestre, compositeur et producteur, sera la cheville ouvrière, qui mettra en place de nouvelles formes musicales au service des Stylistics et des Spinners : un quintet vocal composé d'anciens de la Motown.

Au fil du temps, le « son » *TSOP* devint aisément identifiable grâce au travail des musiciens, basés dans les studios Sigma Sound. Par ailleurs, ces mêmes instrumentistes enregistraient leurs propres disques sous le nom de MFBSB ; soit « Mother, Father, Sister and Brother » et accompagnaient les artistes précités. Ils enchaîneront aussi des hits avec des singles comme « Love Train », « I'll Always Love My Mama », « TSOP » et « Bad Luck ».

Avec le reflux des mouvements sociaux de l'après-Vietnam, en explorant de nouvelles voies, et en inversant les codes de l'Amérique puritaine ; la musique noire américaine, portée par ces musiciens inventifs refit sa mue.

Parallèlement, au cinéma, à l'orée des années 70, un courant culturel s'installe. Il a pour nom « Blaxploitation ». Ce mot-valise facilement assimilable a pour objectif de promouvoir des acteurs noirs en leur proposant des rôles de premier plan. Aussitôt de nombreux artistes de Soul Music, parmi lesquels Curtis Mayfield, Isaac Hayes, Marvin Gaye, Roy Ayers, The Impressions se mirent à composer les « BO » Soul-funky de ces films parodiques un peu stéréotypés, destinés essentiellement au public noir.

Politiquement, les espoirs portés par le vote des droits civiques, reconnus par le Civil Rights act de 1964, suivi du Voting Rights act de 1965, seront vite effacés. Économiquement, les communautés noires représentent encore les franges les plus pauvres de la population. Socialement, la frustration qui s'ensuit, ajoutée aux morts violentes en 1965 de Malcom X et en 1968 de Martin Luther King, a déstabilisé les têtes et freiné bien des élans.



La Soul Music ne paraît plus en phase avec les aspirations de l'époque. Désirant tourner définitivement la page de la ségrégation et de la violence policière, raciale, sociale par trop quotidienne, les Afro-Américains veulent d'une Amérique où leurs voix comptent.

Au plus fort des émeutes de Watts en 1965, puis en 1967, de celles d'Atlanta, Boston, Cincinnati, Buffalo, puis Birmingham, Chicago, Milwaukee, Minneapolis, Newark et Détroit, d'autres augures s'annoncent.

Dans ce contexte, déboule une tornade musicale qui renverse tout sur son passage. En lançant au mois de juin 1967 « Cold sweat » puis en août 1968 le péremptoire « Say it loud, I'm black and proud » sortis tous deux chez King Records, James Brown ouvre une large brèche dans le paysage et donne une orientation différente à la musique noire américaine. Il encourage ses semblables à assumer fièrement leurs culture, identité, racines et couleur de peau ; ce qui constitue pas moins, qu'un appel au renversement du modèle sociétal dominant.

Cet hymne fédérateur récupéré par les Blacks Panthers, fera pour longtemps du « Soul brother number one » malgré bien des déboires, une superstar. À l'aide d'une section rythmique solide, omniprésente qui maîtrise le « beat » et « la syncope », ajoutée à des riffs stratosphériques, puis des cuivres délurés qui soufflent le chaud et des voix débridées en fusion ; d'autres « flibustiers du groove » comme Sly and the Family Stone, Parliament ou Kool & The Gang, suivront la voie défrichée par James Brown.

En rupture avec le passé, la déferlante Funk arrive à grands bruits et en attendant la venue de la Break dance, du Disco et du Hip-Hop, elle fait les beaux jours des disquaires, clubs, stations de radio et en 1971 de l'émission « Soul Train » diffusée sur la chaîne WCIU-TV, dont le générique sera composé par les incontournables Gamble et Huff, puis enregistré par le *house band* MF5B, avec la participation vocale des Three Degrees.

Dès lors, c'est une autre histoire qui commence.